

75136

75136

LAURENT D'ARCE

L'ABYSSINIE

ÉTUDE D'ACTUALITÉ

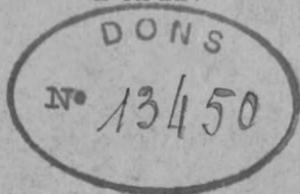
(1922-1924)



AVIGNON
LIBRAIRIE AUBANEL FRÈRES
IMPRIMEURS-ÉDITEURS



M CM XXV



75136

75136

LAURENT D'ARCE

L'ABYSSINIE

ÉTUDE D'ACTUALITÉ

(1922-1924)



AVIGNON

LIBRAIRIE AUBANEL FRÈRES

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

M CM XXV





L'ABYSSINIE



LA FRANCE a ce privilège, de se rattacher, par la variété de ses sites et de son climat, aux pays les plus éloignés d'elle et qui semblent devoir lui ressembler le moins. Le pêcheur de Paimpol retrouve, en la lointaine Islande, quelque chose de l'aridité sauvage de ses falaises et de ses landes ; le Boulonnais ou le Dunkerquois, dans les brumes de Terre-Neuve, les épais brouillards de ses côtes ; le Provençal, à travers la Grèce ou la Palestine, des paysages de chez lui ; et la rive de la Méditerranée, par sa flore, ses

horizons, sa lumière, se soude à la terre d'Afrique.

Il semble donc que le Français ne doive se trouver dépaysé nulle part, et qu'il soit, à ce point de vue, le mieux fait pour la colonisation. De caractère assez souple, par ailleurs, pour se façonner à tous les milieux, il peut, plus facilement, et sans violence, exercer une action civilisatrice sur les peuples au milieu desquels il vit. Et c'est sans doute là l'explication du rayonnement de sa culture, et de son influence intellectuelle et morale dans le monde.

Qui aurait pu croire que la colonisation du Maroc, ce pays jusque-là si farouchement fermé, dût se faire si vite, et que, la guerre survenant, nous y trouverions, comme dans nos plus anciennes conquêtes, en ressources de toute sorte, et en hommes, un ample dédommagement aux sacrifices qu'il nous avait coûtés ?

Où que l'on se transporte, on fera la même constatation. La guerre, qui nous a matériellement ruinés ou affaiblis, a grandi notre prestige et rétabli partout nos positions. Il ne faut, pour les conserver, que veiller et agir.

Ces réflexions me sont venues au cours d'un premier voyage d'après guerre aux pays baltes, et d'un autre, plus récent, en Abyssinie.

III

L'Abyssinie, par sa configuration, ses déserts, et ses hautes cimes, semble une muraille défensive, un obstacle au passage, un Etat tampon, une Suisse, si l'on veut. Elle a pourtant, ou peut avoir, une importance considérable, et comme foyer de civilisation, et comme voie d'accès, ou entrepôt de commerce. Sa faune et sa flore, ses productions, son climat, sont ceux des tropiques. Ses plaines, grâce au régime des petites et des grandes pluies, sont fertiles, à l'envi de celles de l'Égypte et de la Basse-Chaldée, et donnent, d'à peu près tout, au moins deux récoltes par an. On sait les richesses que Salomon y puisa pour la décoration du temple de Jérusalem,

l'Égypte pour les palais de ses rois ou les temples de ses dieux, en bois précieux, en parfums, en ivoire, en or. Ce n'était plus seulement la « terre heureuse », comme celle d'en face, mais la « terre divine », d'où en effet l'Égypte avait tiré plusieurs de ses animaux faits dieux, et, en particulier, cette bonne vache Hathor, « Dame de Pount », en la représentation de laquelle ses artistes excellent, nourricière de ses Pharaons, qui suçent à même son pis.

*
* *

L'expédition pacifique de la reine Hasetpshou au pays de Pount est, là-dessus, tout à fait typique, et véritablement documentaire, grâce aux reliefs et aux fresques, admirables de composition et de coloris, qui ornent tout le côté sud du portique de ce petit temple de Deïr-el-Bahari, infiniment gracieux, adossé à un contre-fort de la Montagne de Thèbes, et de la haute terrasse duquel l'œil embrasse toute la plaine où s'étalait, avec ses palais, ses avenues, ses maisons et ses temples, la prodigieuse « ville aux cent portes » ; plus loin, la luxuriante végétation des cannes

sucrières, qui bordent, aujourd'hui, la rive droite du Nil, les méandres du beau fleuve, et, par delà son cours, et Louksor, et Karnac, que défendent les trois pics de la petite chaîne de montagnes qui, du côté du désert, ferme l'horizon...

Jusque-là, les trésors de la « terre divine » étaient venus par les voies des caravanes. C'était la première fois qu'une flotte égyptienne allait aborder au pays des aromates, aux « échelles de l'encens ». Et si un doute pouvait subsister sur l'assimilation du pays de Pount et de l'Abyssinie de nos jours, il me semble que cette splendide peinture historique, aux couleurs si fraîches, aux bleus si fins, et le bas-relief conservé au Musée du Caire provenant du même temple, sont de nature à complètement le lever.

L'officier qui commande l'expédition est appelé « Nehasi », dans le texte hiéroglyphique qui accompagne l'œuvre du sculpteur et du peintre ; notons ce mot, qui est le même dont usa Essarhaddon, dans sa proclamation de victoire, pour traiter Tirhaka de nègre. Nehasi, donc, après avoir jeté l'ancre dans le port, a chargé une table des présents de la reine Hastepshou à la déesse Hather : verroteries, haches,

poignards et leurs gâines, bracelets, pendeloques, ce que nous appellerions, nous, des objets manufacturés, et dont le Musée de Boulak nous conserve des modèles d'un travail et d'un art exquis.

Le prince de Pount, Parohou, le poignard nubien à la ceinture, accompagné de Ati, sa femme, de ses deux fils et de sa fille, se porte à la rencontre de Nehasi, qu'on avait peut-être, à dessein, choisi parmi les Ethiopiens de la cour. La femme du prince est venue à âne, ce qui ne serait plus de mise, aujourd'hui : les impératrices, « reines des rois », les Taïtou, les Zaoditou, héritières des Hastepshou, montent une mule, couverte de housses merveilleusement riches, coiffée de brides constellées de diamants et de perles. Mais je suis bien aise de trouver ici à l'honneur le gentil « donkey », l'humble baudet, à qui, non plus qu'à son grand frère du désert, le pacifique chameau, cette fortune n'échoit guère, sur les monuments d'Egypte. La princesse Ati l'a laissé à l'arrière, comme il convenait, et à la garde de ses serviteurs.

Les huttes sont en forme de tentes, aux parois de clayonnages, comme les toukouls

d'aujourd'hui : *in tabernaculis Cham*. De l'extérieur, une échelle monte au grenier, où l'on peut dormir sans souci des fauves. Des arbres croissent, entre ces « cagnas » exotiques, et près d'elles : palmes, ébéniers, gommiers, le long des eaux vives, où nagent des poissons divers, espadons et tortues. Dans les ramures, volent des oiseaux aux coloris les plus éclatants, rouge vif, bleu métallique, tels qu'on en voit sur les routes du Harrar, et auxquels il semble que les artistes persans aient emprunté l'inspiration ou le secret des tons de leurs briques émaillées. Enfin, et pour compléter le tableau, toute une ménagerie : des bœufs à cornes courtes, d'autres à cornes longues ou recourbées (on trouve en effet les deux sortes dans le pays), des girafes, des cynocéphales aux larges croupes léonines, des singes verts, grim pant aux arbres, des chiens blancs aux longues oreilles pendantes, des panthères, des hippopotames, des rhinocéros, toute la gent porte-ivoire, et toutes les bêtes du Panthéon de Thèbes.

Le type du prince et de ses fils se rapproche du type égyptien, ses vêtements aussi. Il porte, au côté, la longue épée droite. Sa

peau est carminée, sa taille élancée, et bien prise, son nez aquilin, sa barbe longue et en pointe. Sa chevelure blonde, ou blondie, comme souvent celle des Dankalis, et, sans doute, par les mêmes procédés qu'eux, s'étage en petites mèches ou se divise en nattes tressées, à la mode des fils de Cham. Il justifie ce que Hérodote écrivait des habitants de ce pays, qu'ils étaient les plus remarquables des hommes, par leur stature, leur beauté, et, ajoutait-il, leur longévité.

La princesse de Pount est monstrueuse de formes, comme il sied encore de nos jours à une Abyssine de race et haut placée. Le bas-relief du Musée du Caire nous la représente, dans sa difformité, comme une beauté Danakil, ou Somali, avec un nez très aquilin, un long buste de guêpe, porté sur de courtes heuses, et une croupe de bête, sanglée dans sa robe, qui tombe en forme de culottes, ce qui est encore la tenue des Abyssines en voyage, un bandeau serrant au front son haïk ou voile, qui descend sur ses épaules; sa chama laissant ses bras nus, comme toujours aux femmes des déserts voisins; un collier autour du cou, ample et festonnant sa poitrine.

Les cheveux des femmes du pays sont divisés en petites tresses, comme ceux des femmes somalis. Les serviteurs qui accompagnent la reine portent un pagne de toile autour des reins.

Deux races se trouvent réunies auprès de la famille royale de Phout, ou de Pount, la race noire du Soudan, et une autre, de peau bronzée, ou rougeâtre, au visage ovale, au nez fin et droit, ou légèrement arqué, aux attaches délicates, aux cheveux frisés, tenant le milieu entre les boucles des Arabes et la laine crépue des noirs, l'oreille ocellée, petite et jolie, et d'un moule parfait, — l'Ethiopien d'aujourd'hui.

Le prince de Pount apporte sur le rivage, — est-ce à Souakim, à Massaouah, à Adoulis, à Djibouti, à Berbera? — des anneaux d'or, comme il s'en trouve en effet en Abyssinie, des monceaux de baume, et de cet encens parfumé, qui se vend, avec les étoffes, aux jours de fêtes, tout le long des routes qui mènent aux sanctuaires où elles se célèbrent, et répand son arôme, avec la fumée qui monte des encensoirs à grelots...

Parohu est convié, sous la tente, à un banquet servi au bord de la mer, — ce qui est un charme, — et où le pain, la bière,

le vin, des mets variés, et les fruits, abondent...

Enfin, on charge, sur les trirèmes royales, des arbres à encens, avec leurs racines et du terreau, contenu dans des couffes, — pour, sans doute, des essais d'acclimatation; — des sacs d'encens et d'or, de l'ébène, des dents d'éléphants, des peaux de panthères, des singes vivants, — des gorazas peut-être, — des bois précieux, de l'or pur de la région des Amous, — l'Omo d'aujourd'hui, qui, des montagnes des environs d'Addis, roule ses eaux jusqu'au lac Rodolphe, — du cinname, de la résine, du baume, de l'antimoine, — à l'usage, probablement, des prêtresses ou des chanteuses d'Hathor, et des coquettes de Thèbes; — des cynocéphales, des singes lévriers, tels qu'on en voit, mêlés aux plus beaux oiseaux de la création, aux tourterelles et aux musaraignes, dans cette merveilleuse arche de Noë, qu'est, au coude du Nil Bleu, cette épaisse et drue forêt de Sennaar, au-dessus de laquelle les Anglais ont entrepris leur désastreux barrage de Makwart, où du Roule, le malheureux envoyé de Louis XIV, fut assassiné, sans avoir pu atteindre le grand

négus Tékla Haïmanout, et remplir sa mission; — des peaux de panthère du sud, en un mot, toutes les bêtes du Panthéon égyptien, d'autres encore, et tous les produits de la terre abyssine d'aujourd'hui, hormis le café et la civette, — quelques-uns en plus...

Bien entendu, tous les habitants de la contrée sont venus, avec les enfants, jouir d'un spectacle si extraordinairement nouveau et beau. Et, comme exergue à cette curieuse mise en scène, à cet événement sensationnel, cette parole sublime : Dieu seul est immortel, qu'on dirait avoir inspiré le « Dieu seul est grand » de Massillon sur la dépouille mortelle du Grand Roi.

Si, dans ce court aperçu sur l'Ethiopie moderne, je me suis attardé à cette description de la croisière de la reine Hastepshou au pays de Pount, telle que le peintre de la cour, qui l'y avait sans doute suivie, l'a retracée sur les murs de Deïr-el-Bahari, et bien qu'elle remonte à la XVIII^{me} dynastie, donc de 3500 ans éloignée de nous, c'est qu'elle exprime encore au vif tout un côté de l'aspect pittoresque de L'Abyssinie de nos jours, de ses costumes, de ses coutu-

mes, de ses produits et de ses mœurs, qu'on l'y reconnaît très bien, et que cette magnifique illustration nous renseigne déjà sur le parti qu'on peut tirer des richesses, comme des ports de ce pays.

*
* *

Un versant de ses montagnes regarde le Soudan, l'autre la Mer Rouge et la Mer des Indes. Le Nil Bleu sort de chez lui par le château d'eau du lac Tsana, et draine ses eaux vers l'Égypte, qu'il contribue donc à fertiliser et à nourrir. A l'inverse, par les affluents des deux Nils et ses sous-affluents, l'Atbara, le Takazzé, le Sobat, le Baro, l'Adjouba, la Didessa, on pénètre chez lui, et par les paliers de ses déserts de l'est, on escalade ses montagnes. L'ancien royaume s'était donné de l'air et de l'espace. Par la trouée de ses montagnes du Nord, il s'était épandu dans la vallée du Nil, et, au fil du courant, *downstream*, comme disent synthétiquement les Anglais, était descendu jusqu'à Peluse, à l'extrême bord méditerranéen.

Aujourd'hui, il est encerclé ou comprimé de toutes parts, pris comme dans un étau. S'il s'est un peu dégagé, par la conquête

du Harrar, de l'étreinte musulmane, c'est pour tomber dans un état de sujétion plus grande à l'endroit de ses grands voisins, qui l'ont refoulé, de tous côtés, de ses frontières anciennes et ne lui laissent plus aucun débouché. Il n'y a pas jusqu'à l'eau de son Abaï, de son Nil Bleu et de ses affluents, qu'on n'essaie de capter, à son dam, par les barrages de Makwart, au pays de Sennaar, et d'autres travaux, dont l'Angleterre forme le projet secret.

Il est à leur merci. L'Anglais, à l'ouest, l'Italien, au nord, l'ont repoussé vers ses montagnes, et le Somaliland, que se partagent l'Angleterre, l'Italie et la France, lui ferme l'accès de la mer.

Aussi sa défiance ne s'explique-t-elle que trop, à l'égard de ces grands oiseaux, qui semblent planer au-dessus de lui, et le convoiter comme une proie. Par là, s'explique aussi la défiance des puissances entre elles, et leur souci réciproque d'empêcher les appétits trop violents de se faire jour, qui pourraient porter l'une d'elles à dévorer tout le morceau.

Les oscillations d'influence sont ressenties, comme par un appareil enregistreur, dans toutes les Légations : celles de l'Angleterre

sur les frontières de Nubie, au nord et à l'ouest, ou de l'Ogaden, au sud; celles de la France du côté de Djibouti, du Harrar ou du lac Rodolphe; celles de l'Italie en direction d'Adoua et de l'Erythrée, ou du Kaffa. Chacune de ces Puissances, par des agents consulaires ou autres, (et il m'a paru que l'Angleterre et l'Italie étaient là-dessus, beaucoup mieux ou plus outillées que nous), surveille les abords de la citadelle : les Anglais au sud-ouest et, pour la région du Harrar et des Aroussi, à Djidjigal et au Borana; les Italiens, au Tigré et en direction de Gondar, où un médecin leur sert d'agent consulaire, — au Kaffa... En sorte que ce malheureux pays, déjà divisé et affaibli par la dualité de gouvernement, celui de l'Impératrice Oueizero-Zaoditou, fille de Ménélik, et celui du Prince Régent Tafari, fils de Makonen, comme si on était encore aux temps lointains du pays de Kousch et du pays de Phout, est encore déchiré par ces compétitions rivales, qui finissent par se neutraliser, ou le neutraliser, et enrayent chez lui toute action, comme tout progrès.

Tel est donc l'échiquier sur lequel se jouent les parties politiques des Légations

européennes, où encore manque la Russie, et où l'Allemagne n'est pas remise en possession de tous ses moyens.

L'Angleterre fait des travaux d'approche au nord et au sud ; au sud, par des relations fluviales qui, à la saison des pluies, de Khartoum, la conduisent, par le Sobat et le Baro, jusqu'à Gambella, aux portes même de l'Abyssinie, et dans une région qui est parmi les plus luxuriantes du pays ; ligne idéale, où l'on voyage, à l'aller et au retour, toujours à plein ; au nord, par son chemin de fer du Sennaar et du Kordofan qui, quelque jour, de la gracieuse et florissante Oued-Médani, sur le Nil Bleu, pourra tendre une courbe symétrique à celle d'El Obéïd. Elle surveille, au Borana, nos missions du Harrar et notre pénétration chez les Aroussi. Gênée, par l'intervention des autres Puissances, dans l'exécution de son fameux barrage de Makwart, et contrainte peut-être d'y renoncer, parce que ces ouvrages mettraient l'Abyssinie à leur discrétion, pour l'irrigation de ses champs, elle étudie sur place la possibilité d'en établir un autre vers les sources même du Nil Bleu, ou dans la boucle du Godjam, pour calmer toutes les inquiétudes.

L'Italie, à défaut de mieux, organise des lignes postales et télégraphiques entre Addis-Abeba et Massaouah, par Ankober et Dessié, avec, de ce point, qui est un nœud de routes, un embranchement pour Gondar, où elle est, je l'ai dit, représentée par un agent consulaire, où l'Angleterre entretient un vice-consul, et où nous n'avons personne, cependant que ses missionnaires s'établissent, avec des scieries mécaniques, au Kaffa, près du Baro et en direction de leur Bénadir de la côte indienne, dans les anciennes colonies chrétiennes, si prospères jadis, du cardinal Massaïa et de Mgr Taurin, d'où la persécution violente exila, vers 1904, nos Capucins français. Ils installent aussi, un peu partout, des postes de télégraphie sans fil, qui mettent Addis, comme Assab, sur leur côte d'Erythrée, et Mogadiscio, sur la côte du Bénadir, en rapport direct avec les stations de la tour Eiffel, de Rome et de Croix-d'Hins.

Les Allemands, que la perte de leur Est-Africain devait laisser un peu désemparés, se ressaisissent, et travaillent à former, dans le pays, de ces îlots de colonisation, où ils excellent, et qui leur avaient si bien réussi

en Palestine. Ils promènent, au prix de quels efforts ! leurs batteuses mécaniques, par les villages du Choa, et leur pavillon flotte, hardiment, et seul, sans les couleurs vert, jaune et rouge horizontales de l'Ethiopie, au bord de la Modjo, au-dessus d'une filature, et en un point d'où l'on peut l'apercevoir de la ligne du chemin de fer. On dirait d'une prise de possession du sol et du pays. Enfin, ils ont ouvert, près du champ de courses d'Addis, face à la Légation de France, et derrière l'ancien pavillon de Didj Yassou, leur créature, qu'ils réussirent à circonvenir pendant la guerre, et qu'a renversé le ras Tafari, une école d'Arts et Métiers, sur la pente qui descend au torrent profond et ombreux où se font les ablutions lustrales et d'où monte le cortège sacré, au jour de l'Epiphanie. — Quatre ou cinq missions luthériennes pseudo-suédoises, établies à la capitale même, font ou feront le reste.

Les maisons de commerce jouent, naturellement, leur rôle, dans cette lutte d'influence. Elles servent, chacune, les intérêts de leurs pays, sous forme de sociétés ou de comptoirs, tels, par exemple, à Addis-Abeba, le Comptoir Européen, qui est

belge; l'Association de Commerce, qui est italienne; les Corporations anglaises, très florissantes; la Régie des Tabacs, qui est franco-russe; la Société Commerciale Française, à côté des Arméniens et des Hindous, des Grecs, qui fabriquent de l'*araki* (eau-de-vie), ouvrent des hôtels, des bazars et des bureaux de change, sous la protection de leur agent diplomatique, et ont, les uns et les autres, tendance à tout accaparer.

Les établissements de banque européens n'existent, on peut dire, pas. En dehors de la Banque d'Abyssinie, anglo-égyptienne, où il semble bien, malgré son nom, que nous entrons pour quelque chose, dans la composition tout au moins de son personnel administratif, il n'y avait, en 1922, encore rien. Ni la Banque d'Indo-Chine, ni aucune de nos grandes maisons françaises de crédit n'y avaient de succursales ou d'agents spéciaux.

Les missionnaires y servent aussi, d'une façon moins directe, mais, en définitive, plus continue et plus sûre, par les établissements de chrétientés, les créations de dispensaires ou d'écoles qu'ils font, ou qu'ils tentent, et l'avance pacifique qu'ils réalisent, dans des régions jusque-là inex-

plorées par nous. Et, là-dessus, en Abyssinie, comme à peu près partout, l'avantage nous revient. Nos Capucins, au sud et chez les Galla, nos Lazaristes, au nord et dans le Tigré, sont les meilleurs agents de notre influence intellectuelle et morale, qui m'a paru, du moins celle-là, prépondérante. Ils sont de véritables pionniers. La diffusion de notre langue leur est due, et leurs écoles fournissent aux diverses administrations d'Etat, ou autres, leurs meilleurs sujets.

Chaque Société a sa zone d'action et son champ bien délimités. Chacune s'emploie de son mieux, et au milieu de difficultés considérables, aux œuvres d'apostolat, comme à l'extension de son influence propre. Les Gouvernements n'ont donc rien de mieux à faire que de les aider, et de s'appuyer sur elles.

Ce n'est pas, pour la Propagande Romaine, un mince problème, que de répondre aux exigences de la situation actuelle. Le Vicariat Apostolique d'Aden, qui, autrefois, embrassait les missions d'Arabie et du Somaliland anglais, se réduit, en définitive, aujourd'hui, à la seule mission d'Aden, les postes de Zeïlah et de Berbera ayant été abandonnés par nos missionnaires, à cause

des tracasseries de nos voisins. La Préfecture Apostolique de Djibouti, depuis l'établissement des missions italiennes de Massaouah, d'Asmara et de Kirin, qui ont pris la place des nôtres en Erythrée, se réduit à la seule mission de Djibouti, avec ses deux annexes de Ourso et de Djidjigal, en territoire abyssin, peuplées d'émigrés somalis. Et, pour contenter tout le monde, il en a fallu créer deux encore : l'une au Tigré, pour nos Lazaristes; l'autre au Kaffa, pour les Pères italiens de la Consolata de Turin, qui a, celle-ci, pour titulaire actuel, Mgr Barlassina, le propre frère du Patriarche latin de Jérusalem. Ces dignités finiront par n'être bientôt plus que nominales, à côté des deux grands Vicariats Apostoliques des Galla et de l'Erythrée. Et déjà, la Préfecture Apostolique du Somaliland français n'existe plus; son titulaire, Mgr Pascal de Luchon, transféré à Addis-Abeba, y ayant pris la place, à la tête des missions capucines, du très regretté et Révérend Père Basile, mort récemment...